

J'ai dix-sept ans.

Je m'appelle Charlotte.

Je suis ce qu'on appelle communément une adolescente, mais il y a un contraste saisissant entre la jeunesse de mes traits et l'absence de candeur qu'exprime ma perception de la vie. Je connais le néant, l'obscurité, j'ai vu ce que la vie a de plus sombre. Pourtant, mes jambes me portent encore, solides sur cette terre dont j'ai été trop longtemps maintenue éloignée. Les gens ont évolué sans moi pendant dix ans ; il faudra dorénavant compter avec moi.

J'écris parce que d'ici quelques jours tout le monde s'intéressera à moi. À mon histoire. À mes failles. À mes silences. J'écris parce que nul n'échappe aux mots. Ils sont aussi puissants que ma main armée lorsqu'elle a frappé. Mes mots sont tout ce qu'il me reste après ma bataille. Ils sont mon atout, ma passerelle vers la lumière.

J'écris ce que je suis.

Je mesure exactement un mètre soixante-quatre et je me targue d'être plus grande que ma mère – une petite femme éternellement confinée dans son obscurité. Mon physique est banal, sans particularité, et je ne crois pas avoir un jour allumé la moindre flamme dans le regard des garçons que je côtoyais. Je n'ai jamais eu le droit de

les fréquenter, ces jeunes mâles attirés par un pulpeux que je ne possède pas. Un seul. Un seul d'entre eux et ce fut ma condamnation.

Ou ma libération.

Ma poitrine est plate. Elle n'inspire pas la confiance qu'inspirent les rondeurs. J'ai la maigreur des jeunes filles qui ignorent encore que la nourriture n'est pas uniquement constituée d'idées et de littérature. Il ne m'appartient pas d'épiloguer sur ma beauté, mais je devine la pâleur de mes poignets sous mon pull trop large, ma peau ternie par le manque de lumière qui baigne mon intérieur. J'étais noirette et insignifiante, jusque dans ma façon de déambuler. J'étais une ombre qui se mouvait le long des couloirs du lycée. Une ombre parmi d'autres ombres qu'on ne remarquera jamais. Je suis une carpe qui a conscience d'être une carpe. Et je désire par-dessus tout m'échapper du bassin où je surnage.

J'écoute mes camarades parler de leurs petits problèmes existentiels mais tout le mépris qu'ils m'inspirent ne franchit jamais les portes de mon âme. Ils sont trop occupés, mes camarades lycéens de dix-sept ans, à s'observer le nombril. Trop occupés à s'extasier devant la vigueur de leurs muscles et à toucher le grain si doux de leur peau pour percevoir, que dis-je, entrapercevoir, immobiles dans leur petite bulle au confort étriqué, ce qu'a été l'enfer de mon existence.

Ils vivent leur vie d'adolescents, voilà tout. Cette vie qui n'est pas la mienne. Ce paradoxe d'un âge où nous sommes à la fois puérils et lucides. Ces dix-sept ans qui font de nous des êtres capables de sentir le monde – ses failles et ses grandeurs – mais qui nous offrent encore la possibilité de garder un pied dans l'enfance.

Sauf que je ne suis pas ainsi.

J'ai dix-sept ans, et j'ai tué.

Je ramasse les morceaux épars de mon être, celui qui a volé en éclats lorsque j'ai saisi le couteau. Je reconstitue ces morceaux de moi-même et je vous les offre, monsieur

le juge, vous qui devez m'écouter et suivre les méandres du cerveau qui a engendré ce drame.

Mon drame.

Les meilleurs morceaux de mon être sont là, nichés quelque part. Et aussi dans la zone la plus obscure de mon cœur, qui pour l'instant occupe le devant de la scène.